

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie : Les Livres :

- Roman des Soirs*, par Jean BACH-SISLEY Léon MAYET.
Échos artistiques..... X...
Lettre Parisienne..... Jean de GAILLON.
Chronique Féminine : *La Séduction Féminine*..... Gabrielle CAVELLIER.
La Chambre des Députés (poésie)..... Clovis HUGUES.
Notes d'actualité : *Les Saints Météorologiques*..... F.-B. ARNOTTO.
Les Gaietés de la Semaine.. Jacques ROCHER.
Villégiatures d'Été..... Renée Tony D'ULMÈS.



CAUSERIE

Les Livres

Roman des Soirs, par Jean-BACH-SISLEY. un volume chez Léon Vanier, éditeur, Paris.

Si intermittente soit-elle, la collaboration de Mme Jean Bach-Sisley au *Passe-Temps* me dispense suffisamment de la présenter à nos lecteurs.

Tous connaissent et apprécient à sa juste valeur l'auteur des *Contes à ma Belle*, d'*Héliodora* et de beaucoup d'autres œuvres qui dénotent — en même temps qu'une sensibilité extrême — une nature très affinée.

L'ouvrage qu'elle vient de publier sous le titre de « *Roman des Soirs* » est en vers.

Un roman en vers ? Cela — au premier abord — semble plutôt fait pour surprendre, et dénote, tout au moins, de

la part de celle qui l'a signé, une certaine hardiesse.

A tout prendre, pourquoi s'en étonner ?

Le vers ne se prête-t-il pas mieux que la prose à traduire la fragilité des choses et des sentiments de la vie humaine ?

Et quoi de plus fragile — en vérité — que l'invisible lien qui unit momentanément deux cœurs et les amène, après les ivresses de la passion, à l'heure amère de la séparation, aux longs désenchantements de l'oubli ?

Le roman est à deux personnages : *Lui* et *Elle*.

Dans la belle préface qu'elle consacre au volume de son amie, Mme Jean Bertheroy prend soin de nous indiquer la texture du poème :

« C'est l'histoire de deux cœurs réduite à son expression linéaire, le colloque de deux amants qui échangent leurs désirs et leurs rêves... histoire banale, a soin de nous prévenir l'auteur ; histoire éternelle, diront ceux qui y reconnaîtront leurs propres joies, leurs propres angoisses ; histoire véridique, sinon vécue, et, comme la vie, pleine de larmes et de sourires ».

Il ne s'agit pas — bien entendu — d'un de ces poèmes longs et diffus auxquels Boileau avait grandement raison de préférer un sonnet sans défauts, mais d'une centaine de petits poèmes notant avec un soin scrupuleux les différentes phases de l'idylle amoureuse et gardant — du premier au dernier — la même fraîcheur, le même prestige.

Quatre vers suffisent à nous faire connaître l'héroïne :

Elle était la jeunesse, elle était la candeur ;
On retrouvait l'enfant dans son geste et son rire,
Mais des yeux étoilés la sombre profondeur
Déjà cachait un mot plus difficile à lire.

Ce mot, elle hésite à le prononcer ; la crainte d'aimer lui fait répondre à celui qui se dit invinciblement attiré vers elle :

Amis restons toujours inconnus l'un à l'autre ;
Parons nos fronts d'espoir, nos cœurs d'illusions,
Ne nourrissons jamais la vaine ambition
Vous d'avoir mon baiser, moi de vouloir le vôtre.

Cette crainte n'était que le prélude des premiers aveux et de l'extase qui les accompagne et les suit :

Je ne sais rien du monde et rien d'une autre vie,
Je ne sais pas où va l'âpre route suivie,
Et si c'est commencer ou finir que mourir :
Je sais qu'aimer fait vivre et qu'aimer fait souffrir.

Et bientôt apparaît le rêve caressé par tous les amoureux ; celui de pouvoir s'isoler à deux dans la verdoyante campagne :

Viens, l'amandier en fleur neigera sur nos cous,
Les muguet chanteront un carillon d'ivresse,
Tandis que dans tes yeux énamourés et fous
Je chercherai mes yeux défaillants de tendresse.

Lui — de son côté — trouve trop brève l'heure des rendez-vous : cela se comprend.

Quand je dois te revoir enfin après l'absence,
Comme chaque minute est pleine d'espérance !
Et puis quand tu viens là, que je te sens à moi,
Oubliant tout le reste et ne voyant que toi,
Je voudrais arrêter du temps la marche folle,
Oh ! comme l'heure court, alors, comme elle vole !
Le temps de demander et de rendre un baiser,
De sentir sur mon front ta tête se poser,
De dire, en souriant, quelque grave folie,
De t'appeler dix fois : « Mon trésor et ma vie »
Et déjà tu repars.....

Je note — en passant — ce désir ardemment exprimé par l'amant qui ne saurait oublier qu'il est poète :

N'écrire qu'un livre, un seul livre,
L'emplit de toute la beauté
Qui pour jamais le ferait vivre
Dans une fière royauté
Mettre son nom à chaque page,
Et mon amour à chaque vers,
Pour que mon cantique d'hommages
Soit chanté par tout l'univers.

Mourir enfin sans le signer
Ne laissant au livre de gloire
(O douce et chère ambition !)
Que son nom et ma passion.

Après les soirs de printemps pleins de sourires, les soirs d'été pleins de tendresse, viennent les soirs d'automne. Le rêve rayonnant commence à pâlir : *sunt lacryma rerum*.

Voici le dernier soir, le soir lourd des adieux !
Dehors la nuit déploie en coquette ses charmes,
Sur les sommets voilés pâlit le jour mourant
Et le concert des bois passe en un souflet errant,
Mais les yeux des amants sont obscurcis de larmes.
Ils n'ont pas de regards pour la fête des cieus,
Pour son troublant décor de rêve et le mystère,
Et leur front lourdement s'incline vers la terre.

La seconde partie du roman : *Séparation* s'avive de la mélancolie des regrets, de la tristesse des adieux.

L'auteur a su donner une puissance d'émotion singulière aux menues circonstances de ce drame intime.

L'amant — je l'ai, dès le début, jugé peu sympathique — se reconnaît coupable d'une infidélité.

Je t'ai fait hier infidélité :
Pardonne à mon cœur encor dérouté :
L'homme est un oiseau, la tempête entraîne
Son aile en l'air pur libre et souveraine

Mon âme avait froid. Qu'importe le feu ?
Le pauvre transi se chauffe en tout lieu
Et part, oubliant l'éphémère couche.
Une autre a passé, m'a tendu sa bouche...
J'ai chauffé mon âme au feu de ses yeux.
Et repris ma route un peu plus joyeux.

L'aveu n'était certainement pas fait pour retarder l'heure inéluctable de la séparation.

Le voilà qui vient le dernier des soirs,
Lourd du parfum mort des roses fanées
Triste du regret des jeunes années...

Les deux cœurs ne battent plus à l'unisson : l'amant ne saurait s'y méprendre.

Elle n'a plus ses yeux, ses yeux du premier soir,
Ces prunelles d'extase où naquit mon espoir ;
Elle a toujours, hélas ! la grâce de son geste
Et ses cheveux d'or pâle où tout mon âme reste
Comme un oiseau captif en des rets de soleil.

Les reproches deviennent de plus en plus amers : le rêve s'efface peu à peu devant la réalité :

Non, tu ne m'aimes pas ! Non, tu ne m'aimes pas !
Ta main a beau serrer de temps en temps la mienne,
Ton corps a beau souffrir la prison de mes bras
Et ma bouche garder l'empreinte de la tienne,

Ton cœur ne chante pas d'allégresse brisé,
Ton regard a toujours son éclat radieux
Et, pour mieux savourer le pur bonheur versé,
Jamais en m'embrassant tu n'as fermé les yeux.

Doucement, trop doucement peut-être, résignés, avec une philosophie qui ne laissera pas que de troubler un peu — j'imagine — ceux qui croient encore à l'éternité des amours, les deux amants se séparent.

C'est à la Poésie — cette fidèle verseuse d'oubli et de consolation — qu'ils iront demander l'apaisement de leur souffrance.

J'ai comme une vague idée que l'amant sera vite consolé, s'il ne l'est déjà.

L'œuvre n'est pas exempte d'une sensualité naturaliste qui a, du moins, l'excuse d'être sincère : inutile d'y chercher les fadeurs floriantes.

Les vers — est-il besoin de le dire ? — sont toujours d'une irréprochable harmonie.

Dans le duo sentimental auquel nous fait assister le *Roman des Soirs*, chacun des deux amants fournit une note bien à lui ; mais, en y regardant d'un peu près, on s'aperçoit vite que l'auteur obéit surtout à son tempérament, à ses motifs particuliers d'émotion, à l'originalité native ou acquise de son esprit.

Femme et poète, Mme Jean Bach-Sisley a une étroite parenté de cœur avec son héroïne : elle l'a dotée d'une incomparable élévation de pensées et de sentiments.

Par contre et — je persiste à le croire — à son insu, elle a fait de son héros, dépouillé du voile de fausse tendresse dont elle s'efforce de l'envelopper, ce qu'on appelle couramment « un vilain monsieur ! »

LÉON MAYET.



Echos Artistiques

Le conseil municipal de Toulon vient d'adopter, pour la saison prochaine, au Grand-Théâtre, le système de la régie mixte.

La direction du Grand-Théâtre a été confiée dans ces conditions à M. Baptiste Jauffret, ancien directeur de l'Opéra de Nice et du Grand-Théâtre de Lille.

Par le système de la régie mixte, la ville de Toulon participe pour une somme de 100.000 fr. à l'exploitation théâtrale. En cas de bénéfices, ils seront répartis de la façon suivante : 40 % au directeur et 60 % à la ville, qui devra constituer sur sa part une caisse de réserve. M. Jauffret doit verser, à titre de cautionnement comme garantie financière de sa gestion, une somme de 10.000 francs.

Il est assez désagréable quand, à l'avance, on a loué des places au bureau de location de voir ses places occupées par d'autres. C'est, dit l'*Echo du Nord*, ce qui se passait de temps à temps au Théâtre municipal de Lille, et c'est cette question qui vient d'être soumise à l'appréciation du juge de paix.

M. Renaux, huissier, désireux d'assister en compagnie de sa femme et d'un ami au spectacle du 24 mars, avait retenu ses places. Le jour de la représentation, ils constataient que d'autres occupaient les places louées par eux.

A leurs observations, l'ouvreuse répondit : « Je ne puis rien y faire et, finalement, les plaçait à un autre endroit d'où, à peine installés, une personne qui avait retenu ces dernières places les pria de déloger.

M. Renaux, qui avait payé, qui avait été placé par l'ouvreuse dans les conditions que l'on sait, ayant refusé de bouger, des agents de police, requis par le contrôle, vinrent brutalement l'expulser.

Dans ces conditions, M. Renaux exigea le remboursement de ses cachets. On refusa et, sur l'insistance du réclamant, les contrôleurs réquisitionnèrent la police pour expulser *manu militari* l'huissier récalcitrant.

A la suite de l'algare, M. Renaux assigna M. Bourdette, directeur du théâtre, devant la justice de paix, pour le faire déclarer responsable en réclamant des dommages-intérêts.

M. Bourdette invoqua les circonstances atténuantes pour ses braves contrôleurs, cause, par leurs procédés inqualifiables envers des spectateurs dont ils gardaient l'argent, du tumulte qui avait occasionné un branle-bas de plus de dix minutes.

Indulgent, le tribunal n'a condamné M. Bourdette qu'à rembourser le prix des places, avec 10 francs de dommages-intérêts.

Un seul candidat s'est présenté pour prendre la direction du théâtre de Nîmes sans subvention pour la saison 1905-1906 : c'est M. Bonnet-Bringer. *Audaces fortuna juvat !* Le conseil municipal n'a pas eu de peine à lui donner la préférence et a bénévolement accepté les quelques modifications au cahier des charges par lui sollicitées : liberté pour le prix des places, suppression des conditions actuelles de l'abonnement et de l'intervention de la municipalité pour insuffisance des artistes... s'ils sont insuffisants. Réduction du cautionnement de 5.000 à 2.000 francs.

La statue de Beethoven.

Le comité qui s'est chargé d'élever une statue de Beethoven, à Paris, avait sollicité comme emplacement la place du Trocadéro, mais le Conseil municipal ne put y consentir.

Le Comité ne s'est pas découragé, il revient à la charge, aujourd'hui, en demandant un autre emplacement au Ranelagh, non loin de la statue de la Fontaine.

Le projet du monument est terminé : Beethoven est représenté étendu sur un socle de pierre posé sous un dôme soutenu par quatre sujets ailés.

Chacun de ces sujets constitue une figure allégorique représentant : le premier, la « Symphonie héroïque » ; le deuxième, la

« Pathétique ; le troisième, la « Symphonie avec chœurs » ; le quatrième, la sonate « Au clair de lune ».

**

On démolit, à Paris, un petit théâtre qui a droit à un souvenir dans l'histoire des lettres.

C'est la salle du passage de l'Elysée des beaux-arts où M. Antoine fonda le théâtre libre.

Les critiques ne connaissaient pas beaucoup cet établissement à l'époque où M. Antoine s'y installa. Plus d'un dut recourir aux lumières des commerçants du voisinage.

« — Nous avons l'air de bons Mages en paletot à la recherche d'une crèche cachée et glorieuse », écrivait alors M. Jules Lemaitre.

Le Théâtre libre, depuis cette époque, a fait parler de lui.

**

On publie périodiquement une statistique, plus ou moins inexacte, relative au nombre des théâtres existant en Europe. Les journaux étrangers viennent de se livrer, une fois de plus, à ce petit jeu innocent. Empruntons-leur les nouveaux renseignements réunis par eux à ce sujet, et desquels il appert que c'est la France qui détient le record dans la question. On tient, en effet, que la France ne possède pas moins de 394 théâtres, suivie de près par l'Italie, qui en compte 389. Viennent ensuite : l'Allemagne avec 264, l'Angleterre 205, l'Espagne 190, l'Autriche 188, la Russie 99, la Belgique 59, la Suède et la Norvège 46, la Hollande 42, la Suisse 35, le Portugal 16, le Danemark 13, la Turquie 9, la Grèce 8, la Roumanie 7, et la Serbie 6.



Lettre Parisienne

On assure que S. M. Alphonse XIII est venu en France pour visiter officiellement Paris.

Je n'y crois guère si j'examine le programme de son séjour dans la capitale.

Réceptions, dîners, revues, galas à l'Opéra et à la Comédie-Française, courses : il y a de tout dans le programme élaboré certainement de longue main entre les chancelleries intéressées ; mais, quant à la visite de Paris, elle se réduit à une demi-journée de promenade au Panthéon et à l'Hôtel de ville : maigre compensation des corvées obligatoires auxquelles l'éternel sujet de la non moins éternelle *camerera mayor* se voit astreint par la volonté des protocoles.

Ce n'est pas la première fois que le fait a été constaté : on soustrait le plus possible les souverains, nos hôtes, au contact de la foule. Pauvres gens ! Leur toute puissance s'arrête là où la liberté élémentaire du citoyen commence. Pour avoir le droit de se promener comme

vous et moi sur les boulevards, il leur faut se déguiser en bourgeois vulgaires. Encore cette latitude, permise à S. M. Edouard d'Angleterre, n'est-elle pas à la discrétion d'un souverain d'Espagne ; ce qui fait que je serais curieux de savoir quelle idée Alphonse XIII a dû emporter de Paris !

Remarquez que, si la sécurité des rois paraît exiger cet isolement, il n'en est pas moins vrai que tous les gens et tous les comités chargés de régler les voyages officiels finissent par tomber dans la plus amusante des exagérations.

Ainsi, lorsque les déléguées des marchés italiens vinrent récemment à Paris, affublées du titre de reines, on établit en leur honneur un programme où je vous jure que rien n'était laissé à l'imprévu.

Ces braves petites « reines » qui, peut-être, ne signaient même pas couramment leurs noms, furent ainsi conduites au Musée du Louvre, aux Invalides, à Versailles.

Passivement elles suivirent leurs cicéronnes devant les vierges de Murillo et devant les armures moyen-âge ; mais lorsqu'on les promena, de longues heures durant, à travers les solennelles galeries de Versailles, elles ne purent réprimer leur lassitude :

— Retournerons-nous au Louvre ? demandaient-elles aux journalistes qui les entouraient.

— Au Musée ?

— Mais non, aux magasins !...

Un après-midi parmi les chiffons de nos élégants caravansérails de la nouveauté eût évidemment bien mieux fait leur affaire, comme une promenade en complet veston et badine à la main, boulevard des Capucines et rue de la Paix, aurait réjoui infiniment plus Alphonse XIII que la visite au camp de Châlons.

Las ! Qui donc a dit que les rois sont les plus misérables des mortels, parce que leur prison est partout où ils se trouvent ?

Et pourtant il y a tant de gens qui rêvent d'être rois !

Jean de GAILLON.



CHRONIQUE FÉMININE

La Séduction Féminine

Pourquoi la femme s'imagine-t-elle que la beauté est une des nécessités de la séduction ?... Il n'y a rien de plus faux. Une femme plaît par je ne sais quoi d'indéfinissable fait tout ensemble de charme et de poésie qui ne doit rien à la nature, mais s'acquiert très bien au moyen de l'éducation.

Ainsi, je citerais dix actrices parisiennes réputées comme des ensorceleuses, et qui n'ont acquis cette réputation d'ailleurs justifiée, que par la force de leur volonté : Telles Mmes Réjane, Sarah Bernhardt, Lavalère, et surtout Mme Julia Bartet qu'on peut montrer comme un miracle de transfiguration dû à l'étude de soi-même. Ceux-là seuls qui ont connu la « petite » Bartet sortant du Conservatoire, tellement disgraciée que les directeurs de théâtres cherchaient mille prétextes pour ne pas l'engager, et qui ont assisté depuis à l'apothéose de la « divine » Bartet, témoigneraient de l'inutilité de la beauté innée pour devenir la plus exquise des femmes.

Le secret de l'affaire est de « savoir s'arranger », c'est-à-dire d'étudier son propre type physionomique, et de lui donner un genre susceptible d'en faire ressortir les côtés avantageux.

Une femme n'a-t-elle que de jolies dents ? Elle s'apprendra à user habilement du sourire. Ne possède-t-elle que de beaux cheveux ? Elle saura, avec un peu d'entregent, qu'on peut modifier totalement un visage par la disposition de la chevelure. Et ainsi de suite. La femme la plus disgraciée jouit d'ailleurs encore d'une arme offensive redoutable : le regard, et d'un agent puissant de séduction : l'harmonie des attitudes.

Si l'on apprenait aux jeunes filles à se connaître physiquement elles-mêmes, et, au besoin à rechercher, dans les modèles constitués par les œuvres d'art ou les photographies des beautés réputées, l'« esprit de plaire » dont parle Bourget, on peut dire que la femme laide n'existerait pas.

Gabrielle CAVELLIER.



LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

La Chambre est un lieu réputé
Où des messieurs, parfois moroses,
Disent avec autorité
Des choses.

Les harangues sous le fardeau
Du président qui les harcèle,
Y battent dans le verre d'eau
De l'aile.

Des dames aux gestes menus
Y regardent, comme en des vagues
L'escarpement des crânes nus
Et vagues.

Les ministres, plus triomphants
Que Trajan dispersant les Daces,
Y font comme les éléphants
Des grâces.

Le président, très effaré,
Y sabre en vain de sa faconde
Le socialiste lettré
Qui gronde.

Le doux poète, ami des bois,
Y rêve du vol des colombes...
Ou y ramasse quelquefois
Des bombes !

Clovis HUGUES.

NOTES D'ACTUALITE

LES SAINTS MÉTÉOROLOGIQUES

Les dieux s'en vont, les saints aussi, mais leur tradition reste indéracinable dans les croyances et les dires populaires.

Tous les savants, tous les météorologistes du monde auront beau faire, beau démontrer, ils n'empêcheront pas que le 8 juin, au réveil, vous et moi, eux-mêmes peut-être, nous irons d'instinct à la fenêtre regarder si saint Médard fait encore des siennes et s'il faudra qu'une fois de plus, saint Barnabé vienne, le 11 — le dimanche de Pentecôte, cette année, — le mettre à la raison et lui fermer ses écluses.

Il s'est d'ailleurs trouvé un savant de marque, un savant très reluisant, Sainte-Claire-Deville, pour prendre, en 1868, en pleine séance de la Société météorologique de France, la défense de la tradition populaire à propos de la « périodicité des températures de l'air ».

D'après lui, les innombrables proverbes ou dictons populaires que l'on retrouve, sous des formes diverses, mais concordants, chez toutes les nations de l'Europe, forment une « météorologie empirique, née, comme l'astronomie chaldéenne, de l'observation incessante et intéressée des populations rurales, qui contenait assurément des renseignements précieux qu'une discussion intelligente en eût dégagé ». Mais, ajoutait l'illustre physicien, « malheureusement à peine les météorologistes furent-ils en possession des instruments, la plupart si imparfaits, dont ils disposent, qu'ils se hâtèrent d'envelopper dans un égal dédain tous ces dictons populaires, condensation originale de l'expérience des siècles ».

Sainte-Claire-Deville défendait notamment la croyance aux saints météorologiques, aux trois « saints de glace », St Mamert, St Pancrace et St Gervais et aux « saints de pluie », St Médard et St Barnabé.

Cependant, pour ceux-ci, on lui faisait tout d'abord remarquer qu'en parlant de ce fait, que le dicton relatif à la St-Médard datant du moyen âge et la succession des saints s'étant modifiée depuis la réforme grégorienne du calendrier, en 1582, le proverbe devrait s'appliquer non plus à St Médard (8 juin) et à St Barnabé (11 juin), mais à St-Gervais (19 juin) et à St Alban (22 juin). Mais Sainte-Claire-Deville n'était pas battu par l'argument, puisqu'il pouvait dire que l'observation populaire avait fait, elle-même, la correction du calendrier et que, dans bien des pays, le dicton de St-Médard était ainsi transposé :

S'il pleut la veille Saint-Gervais
Pour les blés c'est signe mauvais.

et encore :

S'il pleut le jour de Saint-Gervais
Il pleut quarante jours après.

Quarante jours, c'est beaucoup, — ce serait même un nouveau déluge. Or, on n'en a pas revu, du temps même de St-Médard, le bon évêque né, sous Mérovée, d'un père qui — ô ironie des rimes ! — s'appelait Nectar.

St Médard, s'il fut un grand collecteur de pluie, se trouve avoir été, par contre, le miraculeux patron du parapluie. Comme il se rendait à la cour de Clotaire I^{er} dont il était le directeur de conscience et le confesseur, il fut surpris par une pluie torrentielle, mais un aigle planant au-dessus de lui, le couvrit de ses ailes éployées. Le parapluie était découvert, il n'y avait plus qu'à l'emmancher !

F.-B. ARNOTTO.

TAILLEUR SMART 12, Rue Grenette, LYON
COMPLETS depuis 39 fr.
Facilités de paiement — Coupe spéciale



Les Gaités de la Semaine

Il paraît que les prénoms ont une couleur ; du moins, c'est M. d'Hervilly qui l'assure et comme M. d'Hervilly est poète, c'est-à-dire de la race irritable que vous savez, je me garderai bien de le contredire.

Donc, c'est entendu ! Claire est un nom blanc, ainsi que Juliette, Hélène, Marguerite et Eulalie, Zoé est bleu, Madeleine est rose, Esther est noir, Henriette est gris et Jeanne est mauve. Je ne me serais jamais douté de ça ! La science est tout de même une belle chose et l'on doit déplorer que M. d'Hervilly n'ait pas poussé plus avant ses recherches ou ses confidences et que nous ne sachions pas, par exemple, de quelle couleur est Cunégonde et si Pétronille est chocolat, canari ou ponceau.

Et les prénoms d'hommes dont on ne parle point ? Quel dommage ! Le sexe fort qui, dans cette occasion comme dans toutes autres, s'est fait la part du lion et a gardé les noms les plus originaux, ne saura-t-il jamais de quelle teinte peut être Isidore ou bien Rigobert, Timoléon, Babybas, Rufin, Médéric et Nicodème.

Espérons qu'on dissipera un jour cette obscurité. Nous saurons alors à quoi nous en tenir et nous ne serons plus exposés, comme à présent, à créer de mauvais ménages, en associant une femme à nom blond avec un jeune homme à nom rouge. Il faut des époux assortis !

Hélas ! on n'a pas toujours ce qu'on souhaiterait et faute de grive, plus d'une jeune fille se contente d'un merle ; et même parfois d'un vilain merle ! La perspective de coiffer sainte Catherine diminue bien des exigences et pourvu qu'on épouse, peu importe le mari ! Demandez un peu aux petites Belges d'Ecaussin-Lalaing si elles ne sont pas de cet avis !

Il paraît que les garçons de là-bas sont récalcitrants au possible. L'hymen ne leur sourit point et leurs concitoyennes languissaient en vain dans l'attente du fiancé de leurs rêves. Heureusement, l'une d'elles vient d'avoir une de ces géniales idées qui font, mieux que tous les discours, l'éloge de l'imagination féminine.

Le lundi de la Pentecôte aura donc lieu à Ecaussinness, une fête « offerte par les jeunes filles à tous les célibataires du royaume ». On dansera, promettent les invitations répandues dans toute la Belgique et il est sous-entendu qu'on flirtera, pour le bon motif évidemment. Si j'étais des garçons du pays, je me méfierais, car, si l'opération réussit, ce sera leur tour de se morfondre.

Il n'empêche que nos grands-mères n'auraient pas trouvé si bien et voilà qui prouve une fois de plus que les femmes d'aujourd'hui s'émancipent. Elles réclament, et n'est-ce point juste ? le droit à toutes les satisfactions que les hommes se sont octroyées et dont ils ont gardé jalousement le privilège depuis des siècles. La culotte leur est déjà acquise bien souvent ; le reste viendra, n'en doutons pas. Et voilà, pour commencer, que le docteur Toulouse, qui n'est pas une bête comme chacun sait, puisqu'il sut démontrer jadis que le génie est une névrose et que nos grands hommes sont de simples crétins, vient de réclamer le service militaire des femmes qui assurerait définitivement l'égalité des sexes devant la loi. Rien que de l'espérer, ma cuisinière, qui affectionne l'armée, est dans le ravissement !

Nous vivons, il faut en convenir, dans des temps merveilleux. La société marche à grands pas vers la perfection et la science galope vers le sublime.

Pas plus tard qu'hier, un savant américain vient de faire une découverte capable, indiscutablement, de révolutionner l'humanité.

Tandis que M. d'Hervilly constatait avec regret que cette pauvre Henriette était grise, le professeur Gates ne découvrirait-il pas que chaque impression cérébrale, émotion ou pensée, correspond à l'une des couleurs de l'échelle chromatique des couleurs. Il suffit de souffler dans un tube plongé dans une solution chimique et le liquide se teinte immédiatement suivant le sentiment qui agite le sujet.

Ainsi, l'avarice est verte, la luxure est rouge, la colère est noire, la gourmandise est violette, l'envie est marron et le mensonge est rose. J'imagine aussi que l'infidélité est jaune et que le patriotisme est tricolore, du moins chez nous.

Certes, la science est une admirable chose et les efforts des savants sont dignes d'encouragement. Cependant, je ne crois pas qu'il faille souhaiter le succès aux recherches du docteur Gates. L'humanité qui n'est déjà point jolie quand elle cache ses secrets paraîtrait infiniment trop laide s'il était permis au premier venu de plonger au fond des consciences.

Georges ROCHER.

GAUFRAGE, PLISSAGE
J. CORTEY, 6, rue St-Côme au premier

Villégiatures d'Été

Elles sont variées à l'infini, graves ou mondaines, élégantes ou pittoresques. Aujourd'hui nous parcourerons ensemble l'île de Jersey, située dans la Manche, où les touristes français vont peu, effrayés par l'idée d'un voyage qu'ils croient à tort long et coûteux. Rien de plus simple. La Compagnie de l'Ouest organise, pour toutes les villes de France, des billets de bains de mer qui durent un mois, sont prolongeables de deux mois, et font 40 % de rabais. La route de Paris à Carteret, dans un confortable wagon, n'est qu'une promenade, et la traversée dure une heure seulement et nous voici accostant dans l'île de Jersey, terre privilégiée où le climat est un perpétuel printemps.

Jersey pourrait s'appeler l'île heureuse. Elle respire la paix et le bonheur avec ses belles plages de sable fin, ses ceintures de verdure admirable, ses arbres gigantesques, ses cottages aux gentils jardinets.

Tout le long des routes on les voit, ces cottages presque tous peints en rose, avec leurs fenêtres à petits carreaux, avec leurs bow-windows derrière lesquels des pots de géranium et de fuschia mettent une teinte vive, avec leurs étroits jardins plantés de roses, de géraniums, de soleils, et quelquefois de ces roses trémières, démodées, mais si jolies sur leurs hautes quenouilles, entourés d'une haie de buis, et fermés par une barrière peinte en brun ou en vert. Ici point de maisons noircies, dégrammatisées, la vétusté ne se voit pas. Un coup de peinture, et voilà le cottage frais, pimpant, tout neuf.

A l'intérieur, des plus modestes cottages, c'est un souci de confort inconnu en France. Le sitting-room (salon), un peu trop cafeutré peut-être, avec son tapis par terre, sa cheminée enveloppée d'étoffe, ses meubles très luisants, ses vases de fleurs posés ça et là, ses mille petits objets encombrant les étagères et les murs, ses livres posés sur les tables est, sinon artistique, du moins agréable à habiter pendant une villégiature.

A l'heure des repas, la nappe mise sur la table, c'est tout le luxe et l'ingéniosité des services anglais, petites salières, vinaigriers, plats à œufs, coupes de verre de toutes les formes, cuillers de toutes les tailles et pour tous les mets, quantité d'ustensiles commodes et amusants, puis l'inévitable plateau à thé, avec la théière, le bol et le pot d'eau chaude à couvercle nickelé, le pain carré que l'on coupe en tranches minces, le plum-pudding et la confiture d'orange ou de framboises.

On loue ces cottages aux étrangers l'été, et la propriétaire fait le service. Une perle, en général, cette *landlady*, active, propre et avenante avec son tablier blanc à bavette et sa robe d'indienne. Par exemple, quand elle va donner à manger aux lapins ou arroser ses fleurs, elle se coiffe assez comiquement d'une casquette de jockey en étoffe verte, la hideuse et démocratique casquette portée par toutes les classes du Royaume-Uni, les femmes du peuple anglaises ne vont jamais dehors nu-têtes. La *landlady* passe sa vie à cuisiner, laver, fourbir, jamais elle ne sort de sa maison, pas même le dimanche pour aller au service religieux : travailler, c'est prier.

Mais arrachons-nous au charme de ces

intérieurs si séduisants pour nous promener au bord de la mer, ou bien dans ces longues allées, ces lanes bordées d'arbres magnifiques aux branchages traversés de soleil qui forment comme une dentelle verte sur transparent d'or.

Voici l'école, un grand bâtiment flanqué de deux ailes à haut toit pointu, qui ressemble un peu à une chapelle, mais une chapelle de livres d'images ou de jeux de construction. Dans le vaste espace qui l'entoure jouent petites filles et petits garçons. En France, que de flots d'encre ont coulé sur les projets d'écoles mixtes, projets qui, sans doute, n'aboutiront jamais, trop contraires au caractère de la race. Ici, c'est une chose installée depuis longtemps, jeunes citoyens uniformément coiffés de la casquette nationale, jeunes citoyennes, cheveux pendants et jupe courte, avec au lieu du vilain tablier noir de nos écolières, un tablier de broderie. Il n'est peut-être pas toujours très propre, ce tablier, car la maman a trop d'ouvrage et les blanchisseuses prennent cher, mais, de loin, l'ensemble de ces fillettes est gracieux ; on dirait une de ces images de Keepsak que ce pays, plus joli que beau, vous rappelle ou vous suggère à chaque pas, si bien qu'en se promenant on croit feuilleter un album.

L'école, l'église, le cimetière et la *rectory* ou demeure du pasteur, c'est tout le village.

Elle est presque toujours grande et confortable, cette *rectory*. Un porche soutenu par deux larges colonnes y donne accès. Ce mode d'architecture, majestueux, et qui ressemble un peu à la façade d'un mausolée, est très répandu en Angleterre. Un beau jardin l'entoure, avec une pelouse, de grands arbres, des fleurs, quelquefois une serre et des ruches. Ce n'est ni la laide correction des maisons de campagne aux jardins enclos de hauts murs, aux plates-bandes régulières, ni le laisser-aller des petites cases enfouies sous la végétation. C'est quelque chose à la fois de familial et d'élégant, de très arrangé et de naturel, qui ne se trouve qu'en Angleterre.

Le cimetière n'est pas loin de la *rectory*, avec son mur bas — les hauts murs sont inconnus ici — ses chênes magnifiques, ses tombes faites d'un tertre de gazon flanqué d'une pierre toute droite, groupées comme un troupeau blanc autour de l'église.

L'église de Ste-Brelade, cette chapelle bâtie au XII^e siècle qui, maintenant, sert au culte anglican, est la plus curieuse de l'île. Le dimanche, à la fin du jour, quand on traverse le petit cimetière si joliment situé au bord de la mer, par la porte de l'église qui semble ouverte sur des catacombes, on aperçoit les lueurs jaunes des lampes suspendues de distance en distance et on entend des chants religieux. Toutes les tombes si blanches sont plus blanches dans la lumière adoucie, les grands arbres encadrent un coin de baie délicieux, la mer, d'un bleu pâle et soyeux, les roches toutes roses, et, dans la beauté du jour finissant, c'est une impression de tendresse, de douceur et de paix infinies.

Si vous adressez la parole aux paysans, vous aurez la surprise de les entendre vous répondre dans une sorte de vieux français additionné d'anglicisme. Le français est la langue officielle de l'île, seule usitée pour la juridiction. C'est à Jersey qu'est née la poésie française, et c'est un Jersiais, Robert Wace, qui est l'auteur du roman de Ron,

le premier poème écrit en langue d'oïl. Elle est très curieuse, l'organisation de cette île, qui n'est point régie par la constitution anglaise, mais par sa constitution propre. Jersey est divisé en douze circonscriptions, portant le nom de paroisses. L'assemblée délibérante qui s'appelle Etats de Jersey comprend, sous la présidence du bailli, les douze jurés-justiciers, les douze recteurs anglicans, les douze connétables et les quatorze députés. Le roi d'Angleterre est représenté par un lieutenant-gouverneur, officier de l'armée anglaise, commandant en chef des forces militaires de l'île.

Ces paroisses ou villages sont dispersés et l'on traverse de grands espaces solitaires tapissés de bruyères et de fougères et de charmantes vallées.

Des vaches, de ces robustes petites vaches, dont la race est renommée, paissent dans les prairies. Des femmes, coiffées d'une capeline d'indienne, récoltent des pommes de terre. C'est la principale production du pays. On les met dans des tonneaux rangés sur des voitures plates pour les porter à St-Héliier et les expédier en Angleterre. Puis ce sont des plants de choux, ces choux montés d'une espèce particulière qu'on cultive ici. Elles sont bizarres et jolies, ces longues tiges vertes surmontées d'une tête ébouriffée, coupées, vernies, avec une pomme de métal, elles deviennent ces légers gourdins qu'on voit dans les magasins de St-Héliier.

De temps à autre, on rencontre de grands cars pleins d'étrangers qui visitent l'île. A chaque point de vue où ils s'arrêtent, que ce soit dans un bel hôtel ou dans une modeste *inn*, vite une nappe sur la table et le thé servi avec accompagnement obligatoire de tartines beurrées, de plum-cake, de petit pot à couvercle de métal et de coupes de confitures. S'ils désirent un lunch un peu plus substantiel, on ajoute un homard.

Beaucoup de couples se promènent à pied ou à bicyclette par les chemins verdoyants ou au long des plages de sable rose, des amoureux ou bien de simples camarades, les misses, amateurs de sport et de plein air, se plaisent aux longues promenades et les convenances ne s'opposent nullement à ce qu'elles emmènent un compagnon masculin. Il est passé, le temps où les Anglaises s'habillaient d'une manière grotesque, sujet de nos interminables plaisanteries. Si elles n'ont point ce je ne sais quoi que nous appelons le chic, elles savent s'adapter au paysage, on dirait leurs toilettes choisies pour mettre une note harmonieuse dans les verdure des lanes, des parks et des jardins. Leurs robes de mousseline claire, leurs rubans roses, bleus ou de ce vert clair qu'elles affectionnent, tout semble disposé pour un tableau. Nous leur avons pris leurs costumes tailleur et leurs talons plats, elles nous ont emprunté nos falbalas et nos talons Louis XV.

On rencontre aussi un grand nombre de gentlemen, une serviette-éponge jetée sur l'épaule. Ils s'en vont, ces gentlemen, vers le prochain creux de rocher, sans aucune cabine protectrice, ils se déshabillent, enfilent un très court caleçon, se baignent, puis vigoureuse frottée avec la serviette-éponge, et réhabillage toujours en plein air, O pudeur britannique, tu n'es qu'un mot !

Quand nous aurons fait le tour de l'île, allons visiter St-Héliier, la capitale, une assez grande ville pleine de beaux magasins.

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cet offre dont on appréciera le but humanitaire est la conséquence d'un vœu,

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

LESSIVE PHÉNIX

NE SE VEND QU'EN PAQUETS

de 1, 5, et 10 kilogr., 500 et 250 gr.

portant la signature J. PICOT

Tout produit en sac toile ou en vrac c'est-à-dire non en paquets signés J. PICOT, n'est pas de la

LESSIVE PHÉNIX

Manufactures de Produits Réfractaires

A. TERRASSIER

A. FOURNIER-TERRASSIER, Successeur

Ingenieur des Arts et Manufactures

Anciens Maisons Vve Rozier, Robin père et fils

A. Pascal, réunis

TAIN (Drôme)

Spécialité de Fours économiques pour boulangers, pâtisseries, ménages et administrations. — Briques de fourneaux. — Intérieurs de cheminées. — Briques chauffe-pieds.

KAOLINS

GRAVIERS FELDSPATHIQUES

Fournisseur du génie, des manufactures civiles et militaires et des grandes administrations.

Toutes ces maisons peintes, si fraîches, si propres, lui donnent un peu l'air d'une ville joujou, à peine sortie de sa boîte, ou plutôt d'une de ces villes comme en montrent les expositions, trop jolies, trop élégantes, bâties pour durer quelques mois et être ensuite démolies.

Parmi les nombreux magasins, les épiceries surtout attirent l'attention, ce ne sont point les commodes et vulgaires épiceries auxquelles nous sommes accoutumés, mais des magasins invraisemblablement élégants dans lesquels on ne vend que des produits de luxe, des brimborions jolis (où cachent-ils le pétrole, l'huile, le savon, le fromage, toutes les choses encombrantes et utiles ?). A la vitrine et dans les casiers peints en blanc, c'est tout le bariolage des melons d'eau, jaune doux, des longs cornichons verts, des conserves de fruits, des flacons de pickles, des paquets de thé, des coupes de bonbons posées sur de petites tables blanches ou vert pâle ; les rideaux de bambous mettent là un petit cachet exotique et des fleurs un peu partout ajoutent une note riante.

Le marché aussi semble construit pour la montre, les étals ressemblent à ces jolis magasins de fleurs et de fruits qu'on voit à Nice, les tomates, les citrons, les pommes rangées dans des boîtes doublées de papier blanc, des petits bouquets posés ici et là, pour la vente et aussi pour l'ornement.

Les marchandes, en chapeau, n'ont point le verbe haut et la familiarité coutumière aux dames de la halle. Un tel silence, si peu de gestes, qu'à prime-abord, elles paraissent stupéfiées, et une politesse parfaite, des *thank you* à tout propos. Vous achetez quelque chose, *thank you*. Vous n'achetez rien, *thank you*. Vous demandez un renseignement, *thank you*. Il semble que ces gens ne puissent prononcer une phrase sans dire *thank you*.

Les rues sont très animées. Beaucoup de voitures de bébés, de solides voitures à fort brancards, grossières à côté des fines voitures de nos bébés, peut-être moins solides, mais plus élégantes. Les bébés, ravissants, non point fagottés en poupées de luxe, mais habillés de simple piqué blanc, avec d'énormes chapeaux en broderie. Des dames, des jeunes filles s'en vont faire des commissions, un petit panier à la main. Ce petit panier qui, chez nous, manquerait d'élégance, ici ne déshonore pas une lady. A cinq heures, on va prendre du thé ou manger des glaces dans une des nombreuses pâtisseries. Des gentlemen flegmatiques et inexpressifs se promènent, des highlanders, bien laids en petite tenue, pantalons à carreaux, un peu évasés au bas, courts justaucorps en serge blanche, coiffés d'un bonnet écossais, une petite badine à la main, avec une sorte de roulis dans la démarche et un vague aspect de lads d'écurie. Pour la grande tenue, ils remplacent le justaucorps blanc par une casaque rouge terroce, qui n'est pas plus jolie.

Pourtant, malgré la recrudescence de mouvement qu'y apportent les étrangers, la ville est plutôt calme. On sent que ce peuple là préfère au piétinage sur place les longues courses au grand air.

Il a raison. Et ce n'est point tant pour sa si jolie capitale que nous aimons l'île heureuse que pour ses *lanes* pleines de mystère, de repos, de lumière adoucie, ses larges baies de sable rose, ses vastes espaces

déserts, tapissés de bruyères et de fougères, pour tous ses paysages de calme et saine beauté.

Le retour, par Saint-Malo, nous réserve la surprise d'une jolie route d'eau, semée d'îlots, et de cette cité de Saint-Malo, avec ses curieuses habitations du XV^e et XVI^e siècles, ses fortifications, et si proche, la merveille des merveilles, le Mont St-Michel, qui se dresse somptueux et hautain, témoin des siècles passés.

Les gens pressés peuvent retourner à Paris en 5 heures. Les flâneurs profiteront de cette occasion pour pénétrer plus avant dans la Bretagne. Ils connaîtront les ciels d'un bleu mouillé, les rochers de granit rose, le charme dormant de Nantes la triste.

Nous parlerons prochainement d'autres villégiatures d'été et Guernesey, l'île de Wight requièrent notre attention.

(A suivre).

Renée Tony D'ULMÈS.

L'ESPRIT des AUTRES

Dans une soirée, une pianiste prétentieuse énerve l'assistance par son jeu déplorable.

— C'est une pianiste d'après l'Evangile, fait quelqu'un.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que sa main gauche ignore complètement ce que fait sa main droite.



Gontran rencontre une de ses amis.

— Ah ! mon cher !

— Que se passe-t-il ?

— Figure-toi... J'aime... et je suis aimé !

— Mais alors ? C'est le bonheur parfait !

— Oui, mais voilà... ce n'est pas la même femme !



Le directeur d'un petit théâtre parisien fait la rencontre, dans le Midi, d'un vieux camarade d'autrefois, qui s'est fixé là-bas.

— Et les affaires ? Es-tu content ? Les recettes ?

— Heu !... Ça ne va pas fort.

— Qu'est-ce que tu joues en ce moment ?

— Je joue... de malheur !



Au cercle.

— Et ta femme ne te dit rien, quand tu rentres tard chez toi ?

— Non ; elle me demande l'heure, je réponds invariablement : il est la demi. Alors, elle se rendort tranquille, en me disant : « Je croyais qu'il était plus tard ».

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ
43, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du numéro 2514 du 3 juin 1905.

L'arrivée du Roi d'Espagne à Paris. — *Sports : La réunion sportive des artistes de Paris*, à Buffalo. — *Finasseur*, vainqueur du Derby. — *Les balcons à travers les âges* : Balcons des XIII^e, XV^e et XVII^e siècles. — *La question des entr'actes.* — *La séparation des Eglises et de l'Etat.* — *Théâtre illustré* (Monte-Carlo) : La Mariska, ballet. — 1^{er} et 2^e tableau : Mlle Trouhanova (rôle de la Mariska). — *Nécrologie* : le baron Alphonse de Rothschild. — Roman illustré : *La Princesse Loulou*, par J. Lemaitre, illustrations de Landini. — *Théâtres.* — *Echecs*, par M. D. Janowski. — *Rébus.* — *Concours.*

Le numéro : 50 centimes.

LA MODE ILLUSTRÉE
(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction
de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes : dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants ; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées. un an, 14 fr. ; 6 mois 7 fr. ; 3 mois, 3 fr. 50. — Avec planches coloriées : un an, 25 fr. ; 6 mois, 13 fr. 50 ; 3 mois, 7 fr

L'ARTISAN PRATIQUE

Journal mensuel d'Art décoratif.

E. Nicolas, imprimeur-éditeur, 6, rue Grôlée, Lyon. — Abonnement : 16 francs par an.

Arriver à démontrer, dans un texte d'une clarté surprenante, avec des figures explicatives, que chacun peut apprendre facilement et rapidement à faire de la composition décorative, est la tâche que le professeur P. Lugin s'est donnée dans les derniers numéros de *l'Artisan Pratique*.

Il a ainsi permis à tous ceux, abonnés et lecteurs, qui suivent avec intérêt les leçons qu'il donne dans le journal, de produire des œuvres originales, soit en métal ou en cuir repoussé, soit en pyrogravure peinte et polie.

Ce texte intéressant est accompagné de reproductions d'œuvres diverses, avec leurs patrons permettant de les reproduire.

Un numéro spécimen est envoyé gratuitement sur demande.

LECTURES POUR TOUS

Sommaire du n° de Juin.

Sa Majesté Abd-el-Aziz, sultan du Maroc. — Cinq cents kilos à bout de bras. — Les dernières heures des Condamnées, par G. Lenôtre. — Le retour à la terre, par J. Méline. — Promenade à la mode. — Educations princières : Du Haras au Champ de

course. — Un jardin est une œuvre d'art. — Dans la gueule du loup, roman. — Le pain des poumons. — Faute de grives. — Ingénieurs à quatre pattes.

Abonnements. Un an : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr. ; Etranger, 9 fr. — Le N° 50 centimes.

Librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard St-Germain, Paris.

Spectacles et Concerts

CONCERTS BELLEGOUR

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, grand concert par l'orchestre municipal du Grand-Théâtre de Lyon, sous la direction de M. Emile Archimbaud.

Les concerts du mardi et du vendredi sont réservés aux auditions vocales.

Prix de l'abonnement pour toute la saison : 15 francs ; pour un mois : 5 francs (taxe municipale comprise).

CASINO-KURSAAL

Rue de la République

Tous les soirs à 8 heures 1/2, concert et attractions variées.

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs à 8 heures, concert-spectacle.

CASINO DE L'ÉTABLISSEMENT THERMAL
DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Ouvert depuis le dimanche 7 mai.

Tous les jours : Concerts par l'orchestre du Casino.

BULLETIN FINANCIER

L'amélioration dans les dispositions de la Bourse que nous avons constaté, dès hier, a persisté. La retraite du ministre des Affaires étrangères, du reste prévue, n'a modifié en rien les allures du marché.

Le 3 % a passé de 99,80 à 99,82.

Le Crédit Foncier cote 726 ; le Crédit Lyonnais 1.093 ; le Comptoir d'Escompte et la Société Générale n'ont donné lieu à aucune négociation à terme.

Parmi nos chemins, le Lyon clôture à 1.350 et le Nord à 1.809.

Le Suez à 4.490 et le Rio à 1.539 n'ont pas varié.

L'Extérieure reste à 91,50 ; l'Italien à 106,52 ; le Portugais 68,32.

Le Russe Consolidé se traite à 86,40 ; le 3 % 1891 à 72,70.

Le Turc finit à 88,97 ; la Banque Ottomane, 612.

En banque, la Capillitas passe à 156.

La Soie Hongroise est active à 300 francs.

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER

P. LEGENDRE & C^{ie}, r. Bellecordière Lyon

ST-GERVAIS-LES-BAINS

Dermatoses. — Neurasthénie.

SALINS DU JURA

Débilité des Femmes et des Enfants.

VALS SOURCES VIVARAISES

à minéralisation graduée N°s 1, 3, 5, 7, 9.

OBLIGATIONS

PANAMA à LOTS

titres absolument garantis et
tous remboursables par des
lots ou par 400 francs.

6 tirages par an (1 tous les 2 mois)

Prix : 124 francs

PROCHAIN TIRAGE :

15 Juin 1905

1 lot 1 lot

500.000 FR. 100.000 FR.

LOTS DU CONGO

taux de remboursement 180 fr.
par an augmentant de 5 fr.
par an jusqu'en 1987.

SIX TIRAGES PAR AN

Prix : 88 francs

PROCHAIN TIRAGE

20 Juin 1905

GROS LOT : 150.000 fr.

24 lots formant un total de
158.000 fr

Adresser demandes et fonds à

L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

Expédition franco des titres
à réception des fonds et par
retour du courrier.

CHEMINS DE FER P.-L.-M.

Fêtes de la Pentecôte

A l'occasion de la Fête de la Pentecôte les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 9 juin, seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 15 juin 1905.

ÉPILEPSIE

Guérison certaine par l'antiépileptique
de Liège de toutes les maladies nerveuses
et particulièrement de l'épilepsie réputée
jusqu'aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et
de nombreux certificats de guérison est
envoyée franco à toute personne qui en
fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien, à Lille (Nord)

BELLE JARDINIÈRE

PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

COSTUMES ET CONFECTIONS

POUR

DAMES & FILLETES

Costume Tailleur, sur mesure, entièrement doublés soie, depuis 150 francs.

SUCCURSALE DE LYON

62, rue de la République, 62

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837
PIANOS
 9, Place Jacobins, 9
 LYON
 Ch. MORETTON & C^o
 Envoi franco Catalogue Illustré

Gaufrage
PLISSAGE

J. TARUT
 6, Rue Mulet, 6
 LYON

VILLE DE LYON

CONCOURS NATIONAL AGRICOLE ET EXPOSITION D'HORTICULTURE

du 3 au 12 Juin 1905

Ouverture de la section des Produits agricoles le 6 juin à 9 heures du matin.
 — de l'exposition d'Horticulture le 7 juin à 1 heure du soir.
 — de la section des Animaux le 8 juin à 9 heures du matin.

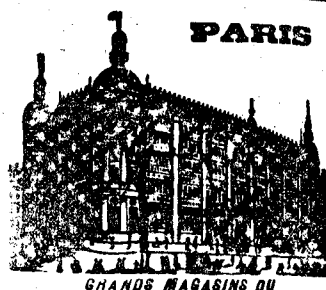
Clôture générale le Lundi 12 Juin, à 7 heures du soir

PRIX DES CARTES D'ENTRÉE : 1 Franc

Chaque carte permettra de visiter successivement, et à des jours différents, les deux sections du Concours Agricole (Cours du Midi) et la section de l'Horticulture (place Carnot).

Par exception, deux cartes seront exigées le mercredi soir à l'entrée de l'Exposition d'Horticulture et le jeudi, toute la journée, à l'entrée de chacune des trois enceintes.

La vente des cartes aura lieu exclusivement aux guichets des portes d'entrée.



GRANDS MAGASINS DU

Printemps

NOUVEAUTÉS

Nous prions les personnes qui n'auraient pas encore reçu notre Catalogue général illustré « Saison d'Été », d'en faire la demande à

MM. JULES JALUZOT & C^o, PARIS

L'envoi leur en sera fait aussitôt gratis et franco

LOTERIE

AU PROFIT DE LA
 SOCIÉTÉ PROTECTRICE DE L'ENFANCE
 DE LYON

Autorisée par Arrêté Préfectoral du 3 Septembre 1904

TROIS GROS LOTS

10.000 fr. et 1.000 fr.

Plus 30 lots de 100 fr.

TIRAGE : 28 JUIN 1905

Le billet : UN franc

En vente à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Courfont, Lyon, dans ses Succursales et tous les bureaux de tabac. — Par correspondance, joindre à la demande un mandat-poste du montant des billets et une enveloppe affranchie à 0.15 par 4 billets.

Les paiements en timbres-poste ne seront pas acceptés

LOTERIE

de la POUPONNIÈRE

CINQ Gros Lots :

150.000 fr. - 20.000 fr.

1 de 10.000; 2 de 5.000; 20 de 1.000 fr.; 30 de 500 fr.; 300 de 100 fr.

Tirage : 15 AVRIL En vente dans toute la France UN fr. le

chez Duralistes, libraires, etc. billet

Pe recevoir directement, envoyer mandat-poste avec enveloppe timbrée

Agence FOURNIER Paul REYNAUD

14, rue Courfont, Lyon 5, rue Etienne-Marcel, Paris

EN VENTE dans tous les kiosques à journaux

Le Numéro
 0.10 cent.

LA REVUE BI-MENSUELLE

2 francs
 par an

DES TIRAGES FINANCIERS

Publiant tous les Tirages à lots et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés.